



Dix-huit films en dix-sept ans: Jacques Doillon est aujourd'hui un des cinéastes français les plus prolifiques. Pourtant, jamais son œuvre ne s'est pliée aux modes pas plus qu'aux compromis. Son style percutant couvre, sous des dehors d'improvisation, un art de grande précision. Sorte de cinéma laboratoire, il cherche, à travers une fusion acteur-texte-caméra, à disséquer les âmes en mettant à nu les émotions. Peu d'auteurs auront soulevé des sentiments aussi extrêmement opposés que lui (qu'on se souvienne de l'accueil houleux de *La pirate*). C'est que Doillon parle de la passion avec l'intensité de ceux pour qui la vie et l'art se perdent dans un seul et même élan.

PHOTO: BERTRAND CARRETE

ENTRETIEN AVEC JACQUES DOILLON

LE JEU DE LA VÉRITÉ

Propos recueillis par Marie-Claude Loisel et Claude Racine

24 images: *Certaines personnes ont tendance à vous comparer à des cinéastes marginaux, comme Garrel par exemple, qui tournent très peu. Il s'agit en fait, selon nous, d'une fausse marginalité, puisque dix longs métrages en cinq ans, c'est beaucoup pour le type de cinéma que vous faites.*

Jacques Doillon: Je me trouve dans une position un peu inconfortable. Les gens aiment bien qu'on se situe ou en pleine page ou dans la marge. Moi, je suis ni dans l'une, ni dans l'autre. Ainsi, je ne bénéficie ni du culte du cinéaste maudit, ni du culte du cinéaste à succès. De toute façon, ces repères n'aident aucunement à faire des films. Je n'ai pas besoin que 52% des citoyens soient favorables à mon cinéma. Je ne cherche pas à gouverner. 58% ou 10%, c'est très bien! De toute façon, je trouve le goût des majorités généralement assez dégoûtant, alors je préfère encore être du côté des minorités. Selon moi, c'est une chance de n'avoir jamais eu beaucoup de succès ni beaucoup d'insuccès. Si l'insuccès enlève la chance de trouver du financement, le succès rend certains réalisateurs ou comédiens complètement fous et les empêche de bien produire par la suite.

24 images: *Qu'est-ce qui vous pousse à créer à un tel rythme?*

J. Doillon: Je crois que c'est l'angoisse; l'angoisse de ne pas créer, parce que je ne sais pas vivre. Je n'arrive pas à fonctionner sans penser à faire un film très vite. C'est un peu névrotique. Je ne pourrais jamais envisager de faire un film tous les trois, quatre, cinq ans, lorsque l'opportunité financière se présente. Mon agitation intérieure est tellement grande qu'il faut que je la suive sinon j'ai l'impression que tout se disloque. J'ai des idées de scripts, des petits bouts d'histoires, de dialogues dans la tête en permanence.

24 images: *Ce sont des idées qui finissent par s'enchaîner et former une histoire?*

J. Doillon: Je ne me dis jamais: «Je vais raconter l'histoire de...». La question la plus vache qu'on pourrait me poser c'est de me demander c'est l'histoire de quoi. Je suis incapable de répondre. Ça va devenir l'histoire de... mais au départ, ce n'est que des bouts de dialogues qui vont former peu à peu des rapports entre deux personnes. C'est plutôt comme une sorte d'analyse (bien que je n'aime pas le mot) des sentiments, des émotions, de ce qui se passe dans la tête de ces personnages.

24 images: *Comment travaillez-vous avec votre scénariste?*

J. Doillon: Jean-François Goyet est avant tout un ami de

longue date. Pendant longtemps, j'écrivais seul et comme je voulais accélérer le rythme des tournages, j'avais besoin de quelqu'un qui me connaisse bien et avec qui la communication soit facile. Je lui ai demandé s'il accepterait de jeter des idées sur papier et que je lui prenne ce que je trouve intéressant. C'est plus du vol qu'un véritable travail à deux. Reste que j'aime bien écrire seul quand j'ai le temps, bien que ce travail solitaire soit souvent douloureux. Le tournage est un moment où l'on s'ouvre, où l'on va vers les autres. C'est une période beaucoup plus heureuse que l'écriture où je m'enferme encore plus que d'habitude.

24 images: *On évoque souvent, lorsque l'on parle de votre cinéma, le réalisme ou le naturalisme. Il nous semble pourtant que ce qui est exprimé par les personnages se situe vraiment au-delà de la réalité.*

J. Doillon: C'est un peu au-delà et un peu en deçà. Je cherche toujours à dégager les petites choses qui se cachent derrière la réalité, au second plan. Mais il y a au départ plus d'utopie (au sens large) dans la tête de mes personnages que dans celle de la plupart des gens puisque ce sont des idéalistes, c'est-à-dire qu'ils ont des désirs qui ne sont généralement pas en accord avec la vie qu'ils mènent. Donc, ça vient un peu creuser la réalité, mettre en évidence les contradictions.

24 images: *Vos personnages expriment des choses que l'on n'exprime pas dans la vie.*

J. Doillon: Mais ils sont généralement dans des moments de crise ou de demande. Ils doivent donc exprimer un peu plus de souffrance, de volonté de vivre autrement. Ils ne sont pas dans le creux de l'absence de désir qui est la nôtre le plus souvent. Leur désir est formulé et ils ont la volonté de sortir de notre grisaille pour aller vers quelque chose de plus fort.

24 images: *Vous sélectionnez donc les moments les plus intenses du quotidien.*

J. Doillon: Oui et non. Je ne cherche pas à filmer que les temps forts de ce désir. Je crois que le cinéma a souvent tendance, par facilité, à ne montrer que les temps forts. Pourtant, qu'est-ce que c'est bien les cinéastes qui exploitent les temps faibles! Je pense à Cassavetes par exemple. Au moment où les autres s'arrêtent, lui il poursuit. En France, à un degré moindre, il y a certaines scènes de Pialat qui sont très réussies. On peut trouver ça chez Eustache également. C'est vers ça que je voudrais tendre de plus en plus. Selon moi, les creux sont aussi forts que les temps forts qui font avancer l'action. C'est dans